

Davide Balula

Le compas dans l'oeil

Exposition du 27 février au 23 mars 2010

du mardi au samedi 11h-19h

Vernissage le samedi 27 février

Le compas dans l'oeil de Davide Balula semble évoquer autant une espièglerie d'écolier qui aurait mal tourné que cette capacité de l'artiste à se passer de l'instrument de mesure. En lieu et place de formes géométriques et de proportions exactes, Balula compasse ici littéralement les traces matérielles d'un réel héraclitéen : entre proto-physique et expressionnisme abstrait, l'artiste établit une topographie assistée du hasard, où, à partir de protocoles et de conventions prédéterminés, l'intention artistique s'associe à la contingence du monde. Ainsi, ses *Peintures de rivière* (2009-2010) présentent, sur des toiles recadrées, le dépôt aléatoire d'alluvions prélevés dans la Seine, l'East River ou le Douro; *Mold Painting* (2009) met en scène l'itinéraire oblique de moisissures cultivées artificiellement ; *The Burnt Painting (Portrait)* (2010) exhibe les irrégularités imprévisibles d'une surface de bois consummée par le feu ; enfin, les *Vieillissements Accélérés d'un Papier Bleu* (2010), terreur du conservateur avisé, anticipent les effets de la déperdition naturelle des pigments chromatiques... autant d'abstractions organiques qui figurent les collaborations actives d'un artiste amusé avec les forces irrésistibles de l'entropie, cette loi de thermodynamique qui dit le désordre grandissant du système-monde.

Si pour la première fois dans le parcours formel de Balula la totalité des oeuvres rassemblées se consacrent à la planéité, il s'agit ici au fond autant de photographie, et de ses gestes constitutifs – du développement de l'image (les champignons parasites, les oxidations de l'encre), au cadrage de la composition choisie (les motifs inconscients des sédiments fluviaux), en passant par la constitution d'un négatif (empreinte de *The Burnt Painting*) – que de peinture ou de dessin et de leur décisive *faktura*. L'objet de re-présentation, plutôt que composé de toute pièce, apparaît dès lors comme une trouvaille, extrait au moment décisif du flux incessant des formes naturelles. Prises de vue volontairement borgnes, les vestiges de l'oeil de Balula (cet oeil que tout artiste est dit avoir) donnent à voir jusqu'au hors-cadre conventionnel de la production artistique ; ou plutôt, cette ambivalente indétermination placée au coeur de la vision inclut dans son orbite le processus concret de ses créations : le médium réduit à son état le plus rudimentaire, en d'autres termes, le simple support physique, tel un plan de travail, un sous-main en carton (*Sans titre*, 2010), porteur des résidus accidentels des oeuvres de l'artiste, devient oeuvre à son tour. Dans une intrigante dialectique de présence-absence, ces incidences diverses (tâches, découpes, colorations), marques performatives de ces "oeuvres non présentées" (existent-elles vraiment ?), constituent les archives en creux d'un art de la dislocation ordonnée.

Béatrice Gross